Concert des jeunes Victoires de la musique aux Invalides



RADIO CLASSIQUE, jeudi 1er décembre 2016, 20h. Concert des Victoires de la Musique Classique, en une soirée prestigieuse en direct des Invalides, les lauréats révélations des Victoires de la musique classique 2016 offrent un récital exceptionnel, chacun dans sa catégorie : chant (soprano, ténor, baryton), violon, alto, trompette. Ici la jeunesse n'empêche pas le talent voire déjà, l'accomplissement … ainsi que le démontre deux jeunes voix parmi les artistes en vedette ce soir, et que classiquenews a déjà eu l'occasion de distinguer : voyez la mezzo-soprano agile, espiègle, d'un tempérament coloratoure taillé pour chanter Rossini – ce qu'elle a déjà réalisé : **Elsa Dreisig,** sémillante et palpitante Rosina dans la production du Barbier de Séville produit par l'Opéra de Clermont-Ferrand lequel l'avait préalablement sélectionné lors de son 24è Concours 2015. **VOIR notre reportage vidéo exclusif sur le Concours international de chant de Clermont-Ferrand, comprenant un entretien avec la jeune Elsa Dresig, grande gagnante de la compétition française qui s'est déroulée en février 2015.** Après Clermont-Ferrand, Elsa Dreisig a remporté consécration mondiale, le **Premier Prix du Concours Operalia créé par Placido Domingo en juillet 2016**. Puis c'est le baryton **Guillaume Andrieux** auquel à Tourcoing, Jean-Claude Malgoire donnait sa chance **pour le rôle titre de Aben Hamet (mars 2014), opéra révélé du très académique Théodore Dubois** d'après Chateabriand (Les Abencérages), puis pour le rôle de **Pelléas dans Pelléas et Mélisande de Debussy également à Tourcoing aux côtés de la Mélisande de Sabine Devielhe (avril 2015)…** Ce soir les deux jeunes chanteurs français affirmeront encore leur très beaux



et convaincants tempéraments.



RÉVÉLATIONS VICTOIRES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE 2016

Paris, Cathédrale Saint-Louis des Invalides
Jeudi 1er décembre 2016, 20h – réservez votre place

Distribution :

Elsa Dreisig, soprano
Jérémy Duffau, ténor
Guillaume Andrieux, baryton
Camille Berthollet, violon
Adrien Boisseau, alto
Lucienne Renaudin-Vary, trompette

Au programme :
Florilège d'œuvres de Mozart, Donizetti, Rossini…

La soirée aux Invalides réunit les jeunes artistes nommés ou sacrés Révélations de l'année 2016 par les Victoires de la Musique Classique. Les voix, les cordes et les vents sont donc à l'honneur avec ces interprètes sélectionnés en raison de leur talent précoce et déjà affirmé.

CD, coffret événement : PHILIP GLASS, the complete Sony recordings / coffret des

80 ans (1978-2016, 24 cd Sony classical)



CD, coffret événement : PHILIP GLASS, the complete Sony recordings / coffret des 80 ans (1978-2016, 24 cd Sony classical). La musique du New Yorkais Philip Glass se plaît conjonction d'une écriture avec son époque, à s'immiscer dans la vie quotidienne américaine ; ses mélodies envoûtantes ont même été réarrangées par les plus récents créateurs, d'horizons musicaux divers : Tyondai Braxton ou Johan Hohannson… Si GLASS appartient à la musique savante dite contemporaine, c'est assurément le musicien le plus populaire qui a réussi son intégration. Pour ses 80 ans le 31 janvier 2017, Sony rassemble en un coffret qui deviendra culte, l'ensemble de ses enregistrements édités par le label. Répétitive, ou plutôt pulsionnelle et trépidante, la musique de Glass indique le tempo de notre époque, ce XXè encore tenace, actuellement persistant, plus rapide, effréné même qu'auparavant. Une course dont le compositeur bat la mesure, jusqu'où ? Influencé par Ravi Shankar et à ses débuts parisiens par Nadia Boulanger, Philip Glass incarne l'esthétique musicale contemporaine qui relie le XXè et le XXiè.

HOMMAGE A GLASS
80 ans le 21 janvier 2017…

Pour ses 75 ans en 2012, son ami et défenseur de la première

heure, le chef Dennis Russel Davis dirigeait une intégrale Glass en direct sur la BBC, dont la création de la 9ème Symphonie. Dans le coffret Sony 2016, Russel Davis dirige Akhenaten (Stuttgart, 1987). En 2017, d'autres manifestations sont annoncées sur le plan planétaire avec évidemment la création de la 11è Symphonie, un défi et un record même dans l'histoire musicale si l'on porte un regard rétrospectif quant aux autres symphonistes de la tradition romantique et postromantique, de Beethoven à Mahler, pour lesquels les chiffres 9 et 10 furent… fatalement définitifs. Ici la compilation ou intégrale Sony vaut somme de référence car en plus des titre détaillés ci après, le mélomane découvre les 3 albums coproduits par Glass lui-même pour CBS Columbia masterworks ; son interview de 40 mn à propos de Glassworks (ici édité pour la première fois dans son mixage d'origine) ; enfin le texte intégral des livrets des opéras sélectionnés.



Le coffret Sony regroupe les opéras emblématiques (sur les 30 ouvrages composés), soit les jalons majeurs de son oeuvre, celle d'un compositeur agissant par vocation et qui eut dès ses 30 ans, le sentiment de s'être trouvé, voire déjà pleinement réalisé. La majorité des réalisations discographiques sont assurées sauf mention autre, par le Philip Glass Ensemble (Michael Riesman, direction, et remonte pour la majorité aux années 1980).

A noter, la version originelle de l'opéra Einstein on the beach (cd 5 à 8, enregistrement Riesman, New York, 1978), soit 5 heures, conformément à la commande du festival d'Avignon passée en 1976. Depuis 40 ans, et récemment lors de la tournée d'une reprise en 2012, qui est passée par le Châtelet à Paris, l'opéra de Glass, mythe musical, envoûte toujours par son

caractère pictural et hypnotique, qui n'a pas perdu son caractère universel voire visionnaire.
Le cycle édité par Sony offre une belle et facile entrée en matière avec le tissu sonore de Glassworks (1982, premier recueil enregistré alors pour CBS), en son mixage d'origine (cd 1-3) : immersion envoûtante dans un monde sonore suspendu, aux évocations étirées, d'une indiscutable essence poétique (piano solo de Opening).

Les OPERAS et les PORTRAITS naturalistes… Le coffret souligne aussi allusivement la curiosité du compositeur pour des ouvrages d'ampleur où le travail en équipe est une habitude recherchée et appréciée depuis ses années de galère à New York dans les années 1960. Avec le recul, le corpus lyrique précise ainsi l'engagement de Philip Glass dans la défense de figures historiques majeures du XXè, majeures par leur richesse tant humaine que spirituelle : après Einstein, voici donc Styagraha (en réalité un portrait de Gandhi, commande de la ville de Rotterdam, cd 9-11 ; reprise récemment au Met de New York en 2011, – ouvrage réalisé sur un livret en sanskrit d'après la Bhagavad-Gita ; ici enregistré par Christopher Keene pour le New York City Opera en 1984), puis Akhenaten (cd 14 et 15 ; repris en 1983 à Londres, – ici enregistrement de Russel Davis, Stuttgart 1987), défense subjective et inspirée du souverain, fils d'Aménophis III le conquérant, devenu Akhenaton le pieux et mystique, fou du disque solaire, soucieux d'imposer à son peuple, l'adoration du soleil en un monothéisme inédit. Chanté en égyptien ancien (pour partie), le livret semble induire dans la musique une sensualité là encore d'essence enivrante, extatique, conforme aux portraits intérieurs « asiatiques » du pharaon de la XVIIIè dynastie.

La présentation du coffret éclaire la notion de trilogie, chaque héros étant inspiré par une vision supérieure, intime, irrépressible qui a marqué leurs contemporains.
Sony présente aussi une autre trilogie inspirée des films Qatsi – d'après les légendes et la culture des amérindiens

Hopi,
(en coopération avec le réalisateur pour le cinéma Godfrey Reggio), amorcée avec Koyaanisqatsi (« la vie déséquilibrée » créé en 1982), puis complétée par les volets Powaqqatsi (« la vie en transformation » de 1988), puis Naqoyqatsi (« la vie en tant de guerre », cd 22, enregistré à New York par Riesman, avec Yo Yo Ma, violoncelle en octobre 2002) : le lyrisme de la musique dialogue avec toute une technique d'images soit en ralenti renforcé, soit précipitées… hymne pour une terre violée, c'est à dire notre paradis planétaire massacré, … défense personnelle, que certains diront écologique ou environnementale, encore approfondie dans Itaipú / The Canyon (cd 20, enregistrement Robert Shaw, juin 1993)) qui brosse un véritable portrait de la Nature.
Cette incursion renforce les liens entre Glass et le cinéma hollywoodien dont la musique de « The Hours » (réalisé par Stephen Daldry) marquent un sommet, artistique, poétique et populaire.
The Photographer, – commande du festival de Hollande de 1982, (cd 4 : enregistrement Riesman, New York, 1983), est quant à lui un portrait du photographe du début du XXè, Muybridge, passionné par la décomposition du mouvement, en séquences détaillées. Editorialement, saluons le soin de Sony, de publier (en anglais) pour la plupart des ouvrages, une présentation par Glass lui-même et des commentaires sur la partition ou le livret.

POUR LA DANSE… Préoccupé par la transe extatique produite et cultivée par la danse, Glass a aussi collaboré avec les chorégraphes de son temps : Dances 1-5 (cd 16-17, enregistrement Riesman, avril 1988) pour lesquelles il retrouve la chorégraphe de Einstein on the beach : Lucinda Child ; puis Dancepiece (cd13, Riesman, New York, 1987), conçu pour la chorégraphe Twyla Tharp.
Eclectique, curieux, interdisciplinaire, le travail de Glass rejoint aussi la variété et la chanson contemporaine (Songs from liquid days, cd 12 ; enregistré par Riesman en 1985).

Enfin, le coffret des 80 ans évoque la carrière tout aussi fascinante du Glass pianiste solitaire : Solo piano (cd 18), enregistré en mars 1989, qui indique la force de concentration, émotionnelle, expressive (le compositeur seul donc sur son piano Baldwin) d'un parcours qui vaut rite intérieur, hors temps (Metamorphosis I-V ; Wichita Vortex Sutra – d'après le poème d'Allen Ginsberg avec lequel Glass collabora pour Hydrogen Jukebox-, enfin la dernière pièce, Mad Rush). Pour ceux qui douteraient encore que l'univers de Glass manque d'invention mélodique, nous recommandons d'écouter d'urgence le cd 19 : « Songs from the Trilogy », compilation synthèse des airs les plus célèbres et en effet mémorables des opéras ainsi mis en avant : d'Einstein on the beach (Trail / Prison avec la voix de Lucinda Childs) à Satyagraha, sans omettre Akhenaten (Hymne au soleil par Paul Eswood…).

Hors normes, apparemment diverse et profuse, l'oeuvre de Philip Glass est en réalité l'une des plus cohérente qui soit. Le dernier cd (cd 24), montre l'indiscutable influence que le créateur continue d'exercer sur notre époque et auprès des interprètes de la nouvelle génération, lesquels aiment jouer ses pièces : la saxophoniste australienne Amy Dickson, le mianiste See Siang Wong, les musiciens de l'ensemble Lautten Compagney Berlin… La somme ainsi édifiée force l'admiration. Coffret indispensable.

_____

CD, coffret événement : PHILIP GLASS, the complete Sony recordings / coffret des 80 ans (1978-2016, 24 cd Sony classical) – **CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2016**, idéal pour les cadeaux de Noël 2016.

CD. Regula Mühlemann, soprano. MOZART, Arias (1 cd Sony Classical)

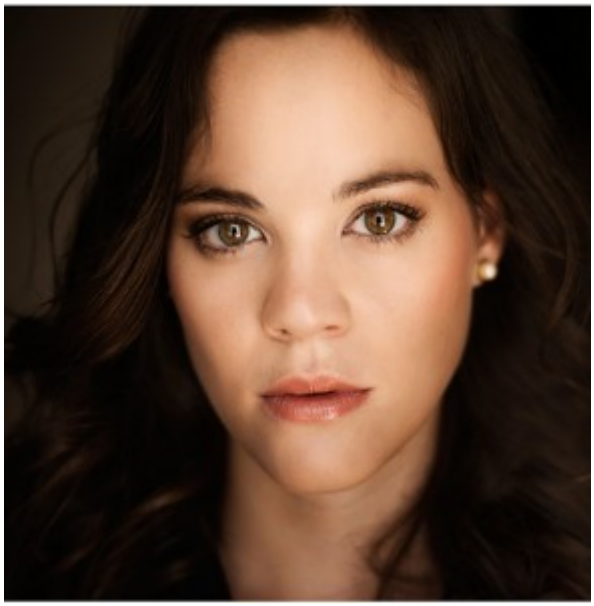


CD. Regula Mühlemann, soprano. MOZART, Arias (1 cd Sony Classical). On se souvient que le dernier récital mozartien féminin chez Sony classical confirmait les affinités mozartiennes de la soprano **Dorotea Röschmann (même intitulé MOZART : ARIAS chez Sony, il y a un an jour pour jour, novembre 2015)**, en comparaison avec la cantatrice ici révélée, une vétérante… mais avec quelle intelligence dramatique aussi; ici même subtilité et adéquation artistique, même finesse d'intonation, c'est à dire en plus d'un timbre musicalement raffiné, une technique impeccable, des intonations justes, un sens réel de la caractérisation, avec ce souci du verbe, cet éclairage intérieur qui fait palpiter chaque personnage conçu par le divin Wolfgang. Distinguons quelques exemples pour démontrer sans peine, le sens dramatique et la maitrise technique de la jeune diva, promise nous n'en doutons pas à une exceptionnelle et brillante carrière comme soprano coloratoure.

Formée au Conservatoire de Lucerne (sa ville natale) en Suisse (2010-2012), **Regula Mühlemann** est révélée en 2013, il y a 3 ans en Papagena (ardente, vibrante, tendre) dans la production de La Flûte enchantée sous la direction de Simon Rattle à Baden Baden (Festival de Pâques) : ici même diamant lumineux et rayonnant même pour les héroïnes amoureuses, mais sombres ou langoureuses, voire larmoyantes (Air Vorrei spiegarvi, KV

418, avec hautbois obligé, qui rappelle beaucoup Zaide, composé pour son amour, la première des sœurs Weber : Aloysia Lange, en 1783).
C'est peut dire qu'entre extase ardente et prière doloriste, la jeune soprano sait nuancer, colorer, tout en respectant parfaitement l'articulation du texte, en italien comme en allemand, sans omettre l'énoncé tendre et clair, en latin, de son Exsultate jubilate, idéalement construit, dont on apprécie chaque note dans les cascades coloratoure, égrénée avec précision métronomique.

REGULA MÜHLEMANN, prima donna mozartienne



Plus proche de l'opéra et de situations dramatiques souvent introspectives, entre blessures et tragédie émotionnelles, le cycle d'airs lyriques affirme un timbre sûr, d'une précision expressive jubilatoire, imposant toujours un superbe tempérament expressif, jamais appuyé ni maniéré : le naturel éblouit dans chaque séquence. C'est une superbe galerie de portraits féminins, chacun liés à différentes époques de la carrière lyrique de Mozart, et tous liés à une situation dramatique précise, ici idéalement défendue, et finement incarnée : Lucio Silla, KV 135 « Strider sento la procella », (Milan 1772), affirme chez le jeune Mozart, et dans le genre seria, une sensiblité ardente, capable de dévoiler des trésors de sentiments déjà romantiques : sur la trace de la jeune soprano italienne créatrice du rôle de **Celia**, Daniella Mienci, Regula Mühlemann rayonne par un timbre clair et tendre, généreusement

coloré, aux aigus souverains, d'une tendresse flexible superlative. L'air de bravoure qui ouvre le III, devient alors prière agile et étincelante. Quelle musicalité, quel tempérament subtil. L'interprète éclaire ici ce en quoi le jeune Mozart proche du cœur de ses personnages, sait scintiller la profondeur et la vérité sous la courtoisie aimable du chant. On se délecte de la même justesse de l'air KV 217, « Voi avete un cor fedele », d'une candeur piquante parfois malicieuse qui rappelle Despina (Cosi fan tutte). L'agilité magnifiquement articulée là aussi affirme un tempérament riche en finesse ardente, dramatiquement très juste, dans un air parmi les plus longs (avec le premier d'ouverture : Schon lacht der holde Frühling, KV 580 : autre prière de près de 8 mn, d'une exquise sincérité). Voilà longtemps que l'on n'avait pas découvert tel tempérament mozartien. Sa **Blonde**, piquante, astucieuse en allemand promet demain une prise de rôle dans une production digne de son talent : un diamant prometteur que l'on aimera applaudir non pas au studio mais sur la scène lyrique. L'orchesre qui la suit, affine aussi son élocution : fin et détaillé en un chambiste lui aussi palpitant. La symbiose voix / instruments est totale : bravo au chef **Umberto Benedetti Michelangeli**. Premier récital enregistrement magistral. Jeune talent à suivre. CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2016.

CD. MOZART : ARIAS. Regula Mühlemann, soprano. Kammerorchester Basel. Umberto Benedetti Michelangeli, direction. 1 cd SONY Classical. Durée : 54'21.

Programme :

——

01. Schon lacht der holde Frühling, K. 580
02. La finta giardiniera, K. 196: Geme la Tortorella
03. Der Schauspieldirektor, K. 486: Da schlägt die Abschiedsstunde

04. Voi avete un cor fedele, K. 217
05. La clemenza di Tito, K. 621: S'altro che lacrime
06. Die Entführung aus dem Serail, K. 384: Durch Zärtlichkeit und Schmeicheln
07. Lucio Silla, K. 135: Strider sento la procella
08. Vorrei spiegarvi, oh Dio… Ah, conte, partite, K. 418
09. Exsultate, jubilate, K.165, 158a.

LIRE AUSSI :



CD, compte rendu critique. Dorothea Röschmann : Mozart Arias (1 cd Sony classical). Le timbre mûr, éloquent, charnel et aussi très investi de la soprano allemande Dorothea Röschmann (née en Allemagne, à Flensbourg en juin 1967) nous touche infiniment : depuis sa coopération avec René Jacobs dans des réalisations qui demeurent éblouissantes (Alessandro Scarlatti: Il Primo Omicidio, entre autres – pilier de toute discographie pour les amoureux d'oratorios et d'opéras baroques du XVIIè), la chanteuse sait colorer, phraser, nuancer et surtout articuler le texte comme peu, avec une intelligence de la situation qui éclaire son sens de la prosodie. Un chant intérieur, souvent embrasé qui la conduit naturellement aux emplois lyriques évidemment mozartiens. **EN LIRE +**

PIANO SUPERLATIF : le duo Berlinskaïa / Ancelle

PARIS, salle Cortot, mardi 10 janvier 2017. Duo Berlinskaïa / Ancelle : Liszt, Saint-Saëns. DUO BERLINSKAÏA / ANCELLE : De Liszt à Saint-Saëns, UN QUATRE MAINS SUBLIME. Jouer à deux pianos soit quatre mains n'est pas anodin ; surtout s'agissant d'un duo affectivement fusionnel comme celui que compose depuis 2011, le couple à la ville, **Ludmila Berlinskaïa et Arthur Ancelle.** Leur nouvel album à paraître en janvier 2017 (3ème album réalisé par le duo franco-russe), est aussi le sujet d'un **concert événement programmé salle Cortot, mardi 10 janvier 2017**. Au programme, sur scène comme dans le disque : **Saint-Saëns et Franz Liszt**, soit deux figures du romantisme pianistique les plus captivantes, chacune ayant été pianiste virtuose et compositeur génial. Les deux artistes s'estimaient mutuellement, en une admiration qui se traduit chez l'un comme chez l'autre par une influence réciproque. Liszt transcrit Saint-Saëns, et vice versa…



La confrontation / admiration de l'un à l'autre s'inscrit ainsi dans l'écriture intime des partitions puisque le duo joue la transcription de **Danse Macabre opus 40 de Saint-Saëns**, mais aussi une seconde conçue **par Liszt**, enrichie par **Horowitz** et **Arthur Ancelle** soi-même. D'ailleurs, Arthur Ancelle signe aussi, la transcription interprétée à quatre mains d'*Après une lecture de Dante*. Voyage dans les mondes intérieurs d'un Liszt hautement passionné, en proie aux visions et aux vertiges grandioses et sublimes. Mais le cœur dramatique du cycle

demeure la version pour quatre mains de **la Sonate en si de Franz Liszt, transcription pour deux pianos de Saint-Saëns**. Enregistré à Moscou (Grande salle du Conservatoire, fin mai 2016), le programme met en lumière la parenté des deux écritures pianistiques, entre théâtralité et poésie, virtuosité et intériorité, et surtout dans le cas de Liszt, élan spirituel,
voire révélation mystique, et mordantes déflagrations, lugubres et souterraines, au démonisme à peine voilé. La palette des contrastes est vertigineuse ; l'échelle des nuances et des accents, aussi. Elles exigent des interprètes doués d'une écoute exceptionnelle comme d'une précision en complicité, phénoménale. Autant de défis que relèvent aujourd'hui, les deux pianistes, Ludmila Berlinskaïa et Arthur Ancelle, dont on mesure album après album, la musicalité souveraine, une entente intime, d'une grande puissance poétique, alliant tempérament et éloquente expressivité. Ce que peuvent ici leurs deux pianos accordés, fourmillent d'idées et d'intentions ciselées – ivresse de la note suspendue, fusion des timbres maîtrisés, pensée musicale en action, servie par quatre mains au jeu souple, articulé, allusif, mais aussi percutant et vif, murmuré comme déclamatoire.

Transcriptions romantiques à 2 claviers…



L’intérêt est majeur : dès octobre 1914, Saint-Saëns annonce à son éditeur Durand, sa volonté de transcrire pour deux pianos, la redoutable *Sonate en si* de Liszt, sommet de la littérature pour piano. A deux claviers, la fine et puissante écriture de Liszt gagne une ampleur orchestrale comme une précision et un relief admirables : l’articulation trépidante de chaque pianiste éclaire en une clarté régénérée chaque mesure ainsi réinvestie. La démarche de Saint-Saëns est d’autant plus légitime que Liszt avait envisagé un tel projet, mais manquant de temps (et probablement d’énergie), il ne réalisa pas le chantier. Le résultat est inouï : ni furieusement démonstrative – d’une ambition symphonique ; ni subjective, résultat de la seule interprétation donc réécriture d’un Saint-Saëns soucieux de rendre hommage à son ami défunt. Il s’agit plutôt tel que le défend Arthur Ancelle, d’une transcription respectueuse de la partition originale de Liszt que Saint-Saëns approfondit encore dans le sens de

l'expressivité à la fois dramatique et spirituelle. L'intégrité musicale dont fait preuve le Français est « merveilleuse », précise même Ludmila Berlinskaïa. La réécriture par Saint-Saëns des motifs de Liszt, gagne souvent un éclaircissement nouveau qui ne dénature pas l'intention originelle mais en renforce son intensité… L'équilibre des parties confiées à chacun des claviers révèle une conception sonore globale comme une compréhension parfaite de la part de Saint-Saëns, s'agissant des mondes musicaux de son ami admiré, Liszt. Toute l'approche du Duo Berlinskaïa / Ancelle recentre l'attention sur ce qui fait aujourd'hui la pertinence d'une transcription, ce en quoi elle éclaire de façon différente, le sens de la partition originale. De même, jouer les deux versions de *Danse Macabre* de Saint-Saëns, permet aussi de souligner le génie transcripteur de l'auteur lui-même, passant de l'orchestre (et de la partie soliste originellement pour violon), aux deux claviers ; **Arthur Ancelle**, visiblement passionné par l'exercice propose ensuite avec sa partenaire, sa propre vision de Danse macabre, s'appuyant sur celles de Liszt et d'Horowitz… Le poème symphonique, endiablé, extatique, d'un dramatisme crépitant y gagne encore en expressivité et délire poétique. Sans écarter cette fabuleuse motricité à deux cœurs qui confèrent à l'architecture global de ce cycle, une énergie enivrante. Passionnante recherche pour un résultat captivant. **A découvrir** **Salle Cortot, mardi 10 janvier 2017, à partir de 20h. Concert événement.**

Informations
Réservations

Duo Ludmila Berlinskaïa / Arthur Ancelle 2 pianos : Liszt et Saint-Saëns

PARIS, salle Cortot
Mardi 10 janvier 2017, 20h

Au programme, le programme du cd à paraître le 13 janvier 2017 :

Saint-Saëns, *Danse Macabre*

(version originale pour deux pianos)

Liszt, *Sonate en si mineur S. 178*

(transcription pour deux pianos : C. Saint-Saëns)

Liszt, *Après une lecture du Dante*

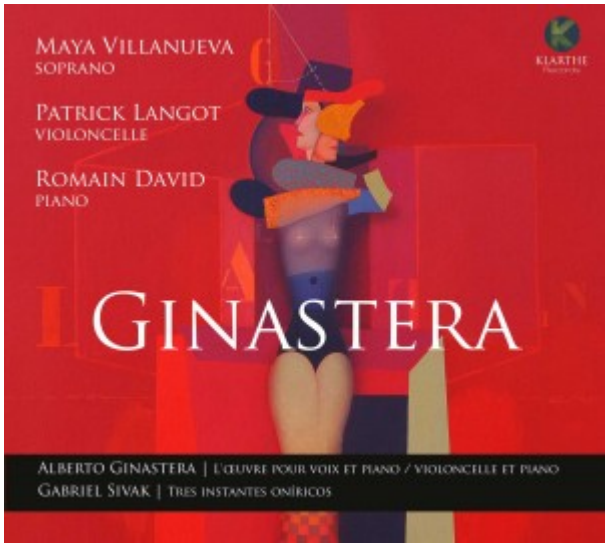
(transcription pour deux pianos : A. Ancelle)

Saint-Saëns, *Danse Macabre*

(avec les amabilités de Liszt, Horowitz, A. Ancelle)

VISITEZ / RESERVEZ : consultez directement le site de la Salle Cortot / récital à 2 pianos : Lyudmila Berlinskaïa et Arthur Ancelle

CD, compte rendu critique. GINASTERA : intégrale chant et piano, violoncelle et piano. Patrick Langot (violoncelle), Romain David (piano), Maya Villanueva (soprano) – 1 cd Klarthe, 2016



CD, compte rendu critique. GINASTERA : intégrale chant et piano, violoncelle et piano. Patrick Langot (violoncelle), Romain David (piano), Maya Villanueva (soprano) – 1 cd Klarthe, 2016. Voilà un programme conçu à 3 voix, qui dévoile le génie trop méconnu de Alberto Ginastera (mort en 1983) et dont la sélection, finement opérée, permet de suivre les évolutions de l'écriture de façon chronologique. Le violoncelliste Patrick Langot y fusionne un

chant complice et généreux avec la soprano Maya Villanueva, et le pianiste Romain David. D'emblée le ton est donné : musique inspiré du folklore certes, mais aussi exigence de l'écriture savante que le souffle et les attentes de la pensée, rendent particulièrement proche de nous : la voix pulpeuse et bien timbrée de la soprano rend compte des joyaux de cette intégrale chant et piano. Le corpus des mélodies (1938, 1943) révèle la sensibilité ardente et sensuelle du compositeur argentin (dommage cependant que le livret notice accompagnant le cd ne nous offre pas la lecture des textes intégraux de chaque mélodie). L'écriture de Ginastera captive par une couleur plus suggestive qu'expressive, réclamant de la soliste un talent réel pour le raffinement des atmosphères, leur allusion poétique vers des mondes enchantés, sans omettre un tempérament plus affirmé, chorégraphique même (Gato).
Le violoncelle de Patrick Langot, ailleurs pilote fédérateur de l'ensemble de musique de chambre Syntonia, dévoile la puissance expressive de la Sonate pour violoncelle et piano datée de 1979 (dont entre autres prouesse maîtrisée de l'écriture, l'habile déférence dodécaphonique est magistralement restituée). Refermant avec subtilité, ce programme Ginastera, les Tres instantes oniricos, – commande faite par les interprètes réunis ici au jeune compositeur argentin, Gabriel Sivak (né en 1979), composent de fait un vibrant prolongement avec Ginastera : filiation et hommage en fraternité – incises murmurées, paroles sussurrées en ondes et résonances spatialisées par la prise de son spécifique (dommage là encore que l'on ait pas le texte des mélodies), servis par les 3 musiciens complices et d'une sensibilité complémentaire (liquidité suggestive du piano). Album opportun pour le centenaire Ginastera et particulièrement réjouissant par sa grande sensibilité expressive.

CD, compte rendu critique. GINASTERA : intégrale chant et piano, violoncelle et piano. Patrick Langot (violoncelle), Romain David (piano), Maya Villanueva (soprano). **1 cd Klarthe records KLA 016**, enregistré à Paris en 2016.

Sortie annoncée le 25 novembre 2016. **En concert à Paris, Salle Cortot, la veille à 20h, le 24 novembre prochain**, lors d'une soirée de lancement, de rencontre, de découverte organisé par le label éditeur Klarthe records. **Voir ici : toutes les infos de la soirée Klarthe à Cortot, le 24 novembre 2016.**

programme cd Klarthe GINASTERA / Alberto Ginastera (1916 – 1983)

2 Canciones op.3, pour voix et piano (1938)

1 Canción al árbol del olvido

2 Canción a la luna lunanca

5 Canciones populares argentinas op.10, pour voix et piano (1943)

3 Chacarera

4 Triste

5 Zamba

6 Arrorró

7 Gato

Las horas de una estancia op.11, pour voix et piano (1943)

8 El alba

9 La mañana

10 El mediodía

11 La tarde

12 La noche

13 Pampeana n.2 op.21, pour violoncelle et piano (1950)

Sonate pour violoncelle et piano op.49 (1979)

14 Allegro deciso

15 Adagio passionato

16 Presto mormoroso

17 Allegro con fuoco

_____

Gabriel Sivak (Né en 1979)

Tres instantes oníricos, pour soprano, violoncelle et piano
(2016)
18 Tarde
19 De los álamos
20 Creía yo

Maya Villanueva, soprano
Patrick Langot, violoncelle
Romain David, piano

Eaux Musicales et Baroques à Lille



LILLE. Les 24 et 26 novembre 2016. L'ONL joue Water Music de Handel. La Tamise à Lille… En s'offrant un bain orchestral, l'Orchestre national de Lille se frotte aux sonorités et timbres baroques sous la conduite du chef invité, le néerlandais, Jan William de Vriend dont la grande expérience des instruments d'époque (il a sa propre série de concerts baroques au Concertgebouw d'Amsterdam) apporte à la phalange lilloise, un nouveau baptême prometteur. Le maestro dont c'est la première coopération avec l'ONL, est invité d'ailleurs à poursuivre

cette exploration du jeu historiquement informé à travers de nombreuses sessions qui prolongeront ce Water Music initial.
La Water Music, ou «musique sur l'eau» fut composée par Haendel pour une fête sur la Tamise en l'honneur du Roi Georges 1er qui eut lieu le 17 juillet 1717. Performance d'un seul tenant, en plein air et dans des circonstances pour le moins atypiques, Water Music est un défi instrumental mais aussi acoustique ; en outre la diversité des danses combinées par Haendel exige des interprètes, une solide faculté pour la finesse, la volubilité, la caractérisation.
A l'origine, renouvelant le principe même du divertissement royal, Haendel réalise un sommet du genre. Par une belle soirée d'été, des embarcations richement ornées, où embarquent lords et ladies et un orchestre de 50 musiciens jouant à bord d'une immense nef aménagée spécialement pour l'occasion.



A Lille, Jan Willem de Vriend, pilote les instrumentistes de l'Orchestre National de Lille, joue l'intégrale des 3 suites : la suite en fa (la plus connue) dite aussi «suite pour cor» qui est la plus longue avec ses 10 mouvements. Elle fait alterner mouvements mélancoliques (en Ré mineur) et mouvements enjoués (en Fa Majeur). Haendel y intègre entre autres des standards de l'époque : notamment une Ouverture à la française aux accents dramatiques, trois incontournables Menuets et une célèbre Hornpipe. Cette dernière est une danse anglaise, vive et basée sur un rythme à 3 temps qui tire son nom de la cornemuse (Hornpipe en anglais).
Ce sont donc les hautbois et les cors qui mènent la danse ici. La 2ème suite, en Ré Majeur dite «suite pour trompette» est brillante, solennelle, éminemment royale! Les deux trompettes doublées rythmiquement par les timbales redoublent d'expressivité. Elle reprend la Hornpipe de la première suite mais cette fois-ci ce sont les trompettes (à la place des

hautbois) qui répondent aux cors. On peut supposer que la 3ème suite ou suite en sol est une «musique de table». Elle fut vraisemblablement donnée pendant le repas du Roi, invité dans le manoir de son ami Lord Ranelagh. D’une sonorité douce et intime, elle fait appel uniquement aux cordes et aux flûtes, sachant aussi inclure, plus vivaces, un Rigaudon et une Gigue palpitants et endiablés…



Le chef invité **Jan Willem de Vriend** conduit l’Orchestre National de Lille dans les eaux exaltantes, nuancées du Water Music de Haendel… Instruments modernes mais partition hautement baroque : le travail promet d’être passionnant.

BEETHOVEN
Coriolan, ouverture

HAYDN
Symphonie concertante, pour violon, violoncelle, hautbois et basson

HAENDEL
Water Music

Solistes de l'Orchestre National de Lille
Violon, Fernand Iaciu / Violoncelle, Jean-Michel Moulin / Hautbois, Cyril Ciabaud / Basson, Jean-Nicolas Hoebeke
Jan Willem de Vriend, direction

LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle
Jeudi 24 novembre 2016 à 20h
Samedi 26 novembre 2016 à 18h30



RESERVEZ VOTRE PLACE
Tarifs de 5 à 50€
Billetterie et renseignements :
03 20 12 82 40
www.onlille.com

EN RÉGION :
BARLIN, Espace Cuturel

Vendredi 25 novembre 2016 à 20h
Fiche concert sur :
http://www.onlille.com/event/20168-water-music-beethoven/

Autour du concert :

Leçon de Musique
Jeudi 24 novembre 19h

Avec Yann Robin, compositeur en résidence
« L’eau, le feu : de quelques éléments et de leur traduction en musique »
–
Planète Orchestre : Histoire d’Eau
Samedi 26 novembre, à 17h
Déambulation dans les espaces du Nouveau Siècle
• Récital de percussions avec les musiciens de l’ONL autour de Rain
Tree de Takemitsu – Romain
Robine, AÏko Miyamoto,
Christophe Maréchal
• Installations aquariophoniques de
Thierry Madiot, musicien et artiste sonore

CD, compte rendu, critique. INSPIRATIONS. Ensemble Inspirations (Frédéric Tardy, hautbois – Julien Hardy, basson) / 1 cd Klarthe



CD, compte rendu, critique. INSPIRATIONS. Ensemble Inspirations (Frédéric Tardy, hautbois – Julien Hardy, basson) / 1 cd Klarthe records K005. Constitué à partir de 2008, autour des deux instrumentistes **Frédéric Tardy (hautbois)** et **Julien Hardy (basson),** l'Ensemble « **Inspirations** » cultive ce qui fait l'ordinaire des formations chambristes les plus convaincantes aujourd'hui : outre l'intelligence musicale de chaque instrumentiste (articulation, nuances, flexibilité), leur capacité d'écoute, et la complicité qui se dégage de leur jeu. D'emblée le programme plutôt éclectique (mais resserré autour de noms français du XXè) met en avant la puissante inspiration de chacun, – leur plaisir à mêler leurs timbres complémentaires, comme l'acuité millimétrée de chaque intervention. Avec le pianiste **Simon Zoui**, les deux solistes éblouissent littéralement par leur éloquence et leur fluidité expressive : élégance badine mais virtuose du **Trio de Poulenc**, porté par un vrai sens de la discussion concertante, entre trois instruments placés sur un même plan d'égalité fraternelle (admirable respiration du *Presto* initial, à la fois mordant et caressant, d'une exquise profondeur nostalgique, très habilement intégrée au sentiment d'insouciance générale, et dont les accents graves annoncent la gravité allusive du non moins superbe *Andante* qui suit : toute la grâce ambivalente de Poulenc est là, entre comédie et intériorité).

Inspirations magistales…

Frédéric Tardy et Julien Hardy : un duo étincelant

Même ton à la fois doux et rêveur mais d'une étrangeté plus grave chez **Jean Françaix** dont le Trio distingue l'absolue clarté du ton français so french de la partition qui semble prolonger l'ivresse sonore du Poulenc précédent. L'intonation est précise, passant d'un babillage heureux à un bavardage là encore volubile, du basson au hautbois : soit un brillant caquetage qui s'impose par sa grâce enjouée, son absence de toute posture artificielle (caractère onirique de l'*Adagio*). C'est que le tact comme le goût des instrumentistes demeurent continument justes, calibrés, équilibrés en une sincérité complice qui convainc.

Au cœur du programme, le fantaisiste et virtuose, « **A tour d'anches** » **de Florent Schmitt** qui fait paraître la clarinette au chant suave de **Nicolas Baldeyrou**, nouveau compagnon d'un temps d'entente : autre complice porteur d'un jeu nuancé où l'éclat des hanches fait valoir les qualités d'éloquence gourmande de chaque instrument en une alliance des plus suggestives, comme le montre clairement le climat suspendu du « *Nocturne – Sarabande* », ou la marche plus narrative et précisément dramatique du dernier épisode intitulé « *Quasimodo* ».

La Sonative d'André Jolivet exige une interactivité et un travail encore plus minutieux d'élocution dosée, rythmiquement quasi impossible, d'une tension permanente, et pour les instrumentistes et pour l'auditeur. C'est pourquoi, le climat de rêve et de détente enchantée des deux pièces finales de **Robert Planel**, est le meilleur aboutissement d'un programme très subtilement défendu, qui brille essentiellement par l'élégance et le goût des instrumentistes.

Voilà un disque Klarthe qui souligne combien le chambrisme

étincelant de solistes en complicité demeure un axe important de la ligne artistique du label français. La sobriété stylée des deux solistes vedette de l'Ensemble ***Inspirations*** témoigne d'un âge d'or actuel de l'école française des hanches, de surcroît magnifiquement mises en avant dans une collection passionannte de pièces françaises du XXè. Plus que convaincant : réconfortant et étincelant.

CD, compte rendu, critique. INSPIRATIONS. *Trios de Poulenc, Français. Sonatine de Jolivet, A tour d'anches de F. Schmitt, Andante et Scherzo de R. Planel.* ***Ensemble Inspirations (Frédéric Tardy, hautbois – Julien Hardy, basson)*** avec Nicolas Baldeyrou, clarinette et Simon Zaoui, piano. **1 cd Klarthe records K005** / enregistrement réalisé à Paris, en février 2014.

CD. Pergolesi / Pergolese : Stabat Mater (Yoncheva, Deshayes, Amarilis, 2016, 1 cd SONY classical)



CD. Pergolesi / Pergolese : Stabat Mater (Yoncheva, Deshayes, Amarilis, 2016, 1 cd SONY classical). Voilà une version ambivalente qui ne manquera pas de susciter la polémique : l'orchestre sur instruments d'époque d'Amaryllis sonne parfois et dès le début, aigre, voire acide, continument allégé et comme « objectif » ; les

deux voix, suaves ou « sirupeuses » à souhait, selon les avis, détonnent ou saisissant par leur forte incarnation (dont l'amplitude plus romantique, du côté de Sonya Yoncheva) : d'une sensualité embrasée pour la soprano bulgare dont on reste enivré par la ligne caressante d'un bout à l'autre ; d'une gravité parfois forcée, parfois « inaudible » chez Karine Deshayes probablement peu à son aise dans une partie plus grave que sa tessiture habituelle.

Très lyrique voire opératique, le Quam tristis s'impose par son format plus théâtral que fervent, d'autant plus investi par les deux voix. D'une façon générale, ce que réalise l'orchestre en articulation et explicitation instrumentales est démenti par la ligne des voix, peux intelligibles, plus soucieuses d'intonation (délectable), que de texte. Voilà pour l'ipression globale.

Le Quae moerebat et dolebat pour l'alto/mezzo, fait entendre les limites de la réalisation : des cordes tendues et droites bien peu complices d'une voix qui dramatise à l'excès. Même constat dans le Vidit suum pour soprano où les cordes acides semblent hurler dans un univers qui n'a rien à partager avec le moelleux sensuel de la cantatrice, – chant solitaire, hédoniste, totalement enivré par sa propre intensité.
Heureusement, à l'inverse, la séquence qui suit Quis est homo, déploie le verbe voluptueux des deux voix, enfin mieux accordées. Dans des couleurs d'un dolorisme plus finement énoncé, quoique entre les deux chanteuses, rarement concordant.

L'urgence quasi brûlée du Fac ut ardent (VOIR LE CLIP VIDEO), par ses vocalises croisées, – flammes ardentes-, accorde mieux les deux parties vocales et les cordes de l'orchestre, canalisées sur le mode d'une âpreté parfaitement tranchante, pourtant au moelleux chantant.



Le plus languissant – Quando corpus morietur, volet conclusif semble abandonner toute volonté et toute matérialité : sur le fil du souffle, plus suggestif et mieux à écoute l'une de l'autre, les deux voix réussissent la séquence la plus convaincante, par la sincérité du geste vocal, et l'atténuation poétique des instruments, comme soudainement saisi par la gravité et l'horreur du sujet sacré : le deuil et la souffrance de la Mère, au pied de la Croix où a espéré son Fils sacrifié. Dans les deux pièces de compositeurs napolitains, esthétiquement proches de Pergolesi (Mancini, Durante), les instrumentistes d'Amarilis font valoir deux qualités opérant un charme certain : flexibilité et implication. Jamais neutre, le tempérament des chanteuses et des musiciens réunis pour ce programme napolitain baroque saura séduire les fans.

_____

VOIR aussi notre CLIP VIDEO Stabat Mater de Pergolesi / Fac ut Ardent par Sonya Yoncheva et Deshayes

CD. Pergolesi / Pergolèse : Stabat Mater (Yoncheva, Deshayes, Amarilis, 2016, 1 cd SONY classical). Enregistré à Paris en juin 2016.

Méhul, notre Beethoven

français



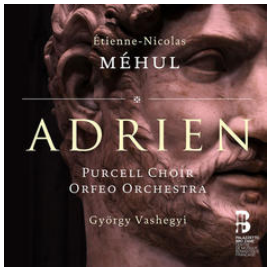
Biographie. Etienne Nicolas Méhul (1763-1817). C'est le plus important compositeur d'opéras à l'époque de la Révolution et sous l'Empire. C'est aussi un tempérament symphonique d'une vitalité inouïe, proche d'un Beethoven, frénétique, orchestralement raffiné, d'une sanguinité inédite, au point d'avoir été appelé non sans raisons, et c'est bien cette appellation qui en définitive résume le mieux, sa valeur : **le « Beethoven français »**.



Compositeur du fameux Chant du départ (1794, sur un poème de Chénier), hymne patriotique à la destinée glorieuse, Méhul est le digne contemporain de Mozart, Haydn, Beethoven. **Berlioz** est son admirateur le plus zélé et le plus fervent qui voit en lui, le premier des Romantiques français; le premier à concevoir autant de soin à la mélodie, l'harmonie, les modulations, le rythme, l'instrumentation… comme « les diverses nuances de force dans l'émission du son ». A Paris, en 1779, dès ses 15 ans, Méhul tend à assimiler la leçon de son idole **Gluck** dont l'expressivité frénétique l'inspire particulièrement; il assiste à la création d'*Iphigénie en Tauride*, très impressionné. L'adolescent affine son écriture en adaptant des airs à la mode de **Gossec**, Rousseau, compose pour le pianoforte (excellemment). En 1786, Méhul rejoint la loge Olympique de la Parfaite Estime, constituée en 1782, pour laquelle l'année suivante, Haydn composa ses Symphonies parisiennes.

Encouragé par Gluck lui-même, le jeune Méhul écrit des opéras : ***Cora*** composé dès 1785, mais créé en 1791. Puis c'est en 1790

(salle Favart), le triomphe d'***Euphrosine***, sur le livret de son librettiste favori François-Benoît Hoffman. Son caractère sublime et nerveux (duo du II : Coradin/La Comtesse) atteint le dramatisme héroïque de Beethoven. Déjà Grétry, très admiratif, loue la puissance expressive et la très riche harmonie de l'orchestre de Méhul. Quant à Berlioz, il souligne le génie de Méhul pour l'effroi, la terreur sourde qui emporte



l'action. Cora est un échec, ***Adrien*** (récemment ressuscité en juin 2012 à Budapest par l'excellent maestro **Gyorgy Vashegyi**) est annulé par la Commune de Paris pour raisons politiques (mars 1792). C'est ***Stratonice*** (Favart, Mai 1792) puis ***Mélidore et Phrosine*** (1794) qui confirme définitivement Méhul comme le créateur le plus inspiré de son époque : du nerf, du muscle, un tempérament impérieux mais de la sensibilité mordante et une écriture palpitante, – instrumentalement enivrante, qui se développe selon le sentiment et les vertiges du coeur.

Républicain déclaré, Méhul est nommé à l'Institut de France en 1795 avec ses pairs, Gossec et Grétry, tout en étant nommé aussi inspecteur du tout neuf Conservatoire à Paris. Le professeur y eut pour élève, Louis-Ferdinand Hérold. Estimé par Napoléon Ier, Méhul obtient, comme Fétis, **le Premier Prix de Rome en 1807,** avec la Cantate *Ariane à Naxos* (à quand sa redécouverte ?). Auparavant, Le musicien présente son opéra inspiré du modèle poétique de Napoléon, Ossian : **UTHAL en 1806 (l'opéra sans violons, récemment recréé).**

Ses derniers opéras, au début du XIXè à l'époque impériale sont moins estimés que ceux des années révolutionnaires 1790. Mais **Joseph (1807)** fit carrière en Allemagne et retint l'attention de Napoléon. Après l'échec de son ultime ouvrage, ***Les Amazones*** (1811), **Méhul se retire à Pantin**, dans sa maison, véritable serre pour ses fleurs préférées : « oeillets, renoncules, jacinthes, tulipes,… » selon le témoignage de son contemporain, l'estimé Cherubini.



SYMPHONIES et FORTUNE CRITIQUE. Outre des cantates et donc des mélodies pour les célébrations républicaines commandées pour beaucoup par Napoléon, Méhul développe aussi son écriture dans le genre orchestral, grâce à ses 5 Symphonies. Sans compter celle sans numéro datant de 1797, prélude au cycle symphonique, essentiellement composé sur 3 années entre 1808 et 1810. Les Symphonies de Méhul sont donc écrites exactement pendant l'époque impériale, offrant à l'idéal de grandeur napoléonienne, le souffle et l'énergie nécessaire. Toutes sont créées au Conservatoire dont il est membre fondateur et professeur.

Défricheur et fin esthète, Mendelssohn à la tête de l'orchestre du Gewandhaus de Leipzig ressuscite la Première Symphonie de 1808, en … 1838 puis 1846. Schumann subjugué par l'écriture de Méhul note des rapprochements sidérants avec la 5è de Beethoven : fougue nerveuse, élan guerrier du I, pizzicati percutants du III, surtout élan pulsionnel et grille rythmique et shéma mélodique incroyablement proches du dernier mouvement. La parenté entre les deux partitions est encore accrues par leur date de conception, la même année : 1808. La seconde Symphonie de Méhul ne déroge par à cette règle de proximité, conçue également en 1808? on peut y déceler des motifs et des séquences très proches du génie beethovénien, jusque dans la 9ème Symphonie. Beethoven connaissait les œuvres de Méhul (il emprunte les trompettes de Fidelio à Helena !).

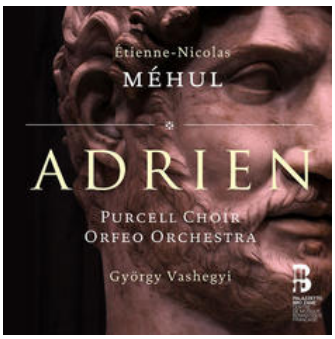


Tout aussi soucieux de la forme et de son développement à travers chaque mouvement, l'esprit cartésien et synthétique de Méhul, le rapproche aussi de Haydn, celui des Symphonies parisiennes des années 1780, qu'il a pu écouter alors), comme de Mozart (n°40, 1788) : en cela le compositeur romantique français ne fait pas que répondre à une inclinaison liée à son exigence créative, il entend aussi le goût de son époque : car Mozart et Haydn sont alors très joués et applaudis en France au début du XIXè siècle. Pour le bicentenaire Méhul en 2017, il serait grand temps de lui consacrer enfin un cycle important œuvrant pour sa reconnaissance et une nouvelle estimation de son indiscutable génie romantique.

La cinquième symphonie demeure à l'état d'esquisses, Méhul étant diminué par les échecs vécus à la fin de sa vie et aussi la tuberculose : de fait, les Symphonies n°3 et 4 ne seront redécouvertes qu'en 1979 par le biographe zélé, David Charlton. Méhul est retombé dans l'oubli jusqu'à ce concert événement, à Rio de Janeiro, où Bruno Procopio ressuscitait le 7 octobre 2016, la grandeur et le nerf d'une partition étonnante et géniale : la Symphonie si beethovénienne et si originale que Méhul conçut en 1808. **Prochain compte rendu critique et reportage vidéo de la Symphonie de Méhul par Bruno Procopio sur classiquenews.com.**

_____

discographie :



CD. Compte rendu critique. Méhul : Adrien (György Vashegyi, 2012. 2 cd Palazzetto Bru Zane). Le génie de Méhul enfin réhabilité ! D'abord proposé en téléchargement sur la toile, l'enregistrement d'Adrien nous revient sous une forme classique, en 2 cd et avec notice (courte) et livret (intégral). De quoi jugez sur pièce et repérer un nouveau jalon lyrique d'importance, entre classicisme et romantisme. A l'époque du Directoire, Adrien est bien un sommet lyrique dans le style gluckiste et frénétique : irrésistible. D'où, en dépit de quelques réserves (parmi les solistes), notre CLIC d'avril 2015. Les perles méconnues sont rares : en voici une, superbe qui éclaire mieux l'apport de Méhul au genre lyrique dans à la fin des années 1790, avant l'Empire.

Symphonies 3, 4 et 5 (Kapella 19, Juteau – CLIC de CLASSIQUENEWSI de février 2015). CD. Compte rendu critique. Méhul : Symphonies n°3,4,5 (Kapella 19, Eric Juteau). Méhul symphoniste ? *On le croyait surtout dramaturge (et le mieux inspiré à l'époque révolutionnaire et napoléonienne en France). Un jeune orchestre sur instruments d'époque, né Outre-Rhin en 2009,* **Kapella 19**, *à l'initiative de son chef inspiré* **Eric Juteau**, *crée l'événement en embrasant le feu beethovénien et la finesse mozartienne (plage 6) des Symphonies 3, 4 et 5 (" inachevée") de celui qui aima, avant Berlioz, Gluck : Méhul. L'exact contemporain des Viennois Haydn et Beethoven gagne ici un éclairage imprévu, fort, particulièrement convaincant.*

_____

LIRE AUSSI :

Annonce des concerts Jadin, Méhul par Bruno Procopio et Natalia Valentin (4 et 7 octobre 2016)

VOIR notre captation vidéo Symphonie n°1 de 1808 de Méhul, par Bruno Procopio, à la direction de l'Orchestre Symphonique du Brésil à Rio de Janeiro



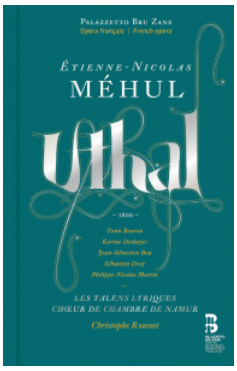
_____

Actualités MEHUL en 2017 : pour le bicentenaire Méhul 2017, plusieurs sorties sont à suivre…

LIVRE : Le Fer et les Fleurs Étienne-Nicolas Méhul (1763-1817)

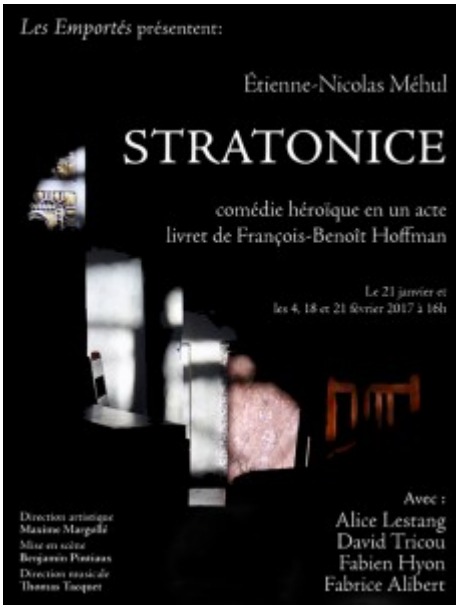
Suite à deux journées d'études vénitiennes tenues en juillet 2015, le Palazzetto Bru Zane publie en collaboration avec Actes Sud un ouvrage collectif qui présente pour la première fois de façon aussi détaillée les diverses facettes du compositeur. Editeur : ACTES SUD / PALAZZETTO BRU ZANE / À paraître en mars 2017.

CD : Uthal (1806)



Enregistré en juin 2015 (par Les Talens Lyriques), Uthal est enfin révélé par le disque et permet de découvrir cette orchestration sans violons dont parlèrent aussi bien Grétry que Berlioz. Chœur de Chambre de Namur / Les Talens Lyriques, avec Yann Beuron, Karine Deshayes, Jean-Sébastien Bou, Sébastien Droy, Philippe-Nicolas Martin. Collection «OPÉRA FRANÇAIS» / Paru en janvier 2017. **LIRE notre critique complète UTHAL de Méhul**

NPARIS, nouvelle production :



STRATONICE, recréée à Paris par la Compagnie Les Emportés : **PARIS, 21 janvier – 21 février 2017..(Passage vers les étoiles).** Alors que les sujets d'opéra-comique sont traditionnellement extraits de la vie quotidienne, Méhul introduit pour la première fois à l'Opéra-Comique une éloquence plus tragique avec Euphrosine et Coradin. Méhul y outrepasse le pathétisme des oeuvres de Dalayrac ou Monsigny créées à la fin de l'Ancien Régime. Puis, avec Stratonice, il acclimate le souffle nerveux et spectaculaire des Tragédies lyriques de Gluck,…



Méhul excelle dans l'expression des souffrances individuelles (air d'Antiochus « Insensé, je forme des souhaits », où il avoue avec tendresse son amour caché pour le belle héllène) et l'exposition simultanée des individualités désirantes (sublime quatuor où l'orchestre grâce à un contrepoint raffiné double chaque ambition croisée). Comédie héroïque, opéra-comique, Stratonice par ses couleurs émotionnelles nouvelles, où perce la vérité du sentiment, prépare directement au grand opéra romantique français, en

particulier celui de Berlioz qui, admiratif de Méhul, s'enorgueillit de connaître Stratonice par coeur (chapitre XIII des Mémoires). La durée courte comme la construction resserrée du drame, ses registres poétiques entre sentiment (opéra-comique) et tragique (grand opéra) font sa réussite. La justesse des portraits individuels (le père qui renonce, en une vieillesse assombrie et réaliste), la souffrance préalable des deux jeunes gens amoureux, l'absence d'emphase comme la grande sincérité des confessions alternées, font un ouvrage prenant, d'une évidente teinte mélancolique. Comme le précise très justement le metteur en scène **Benjamin Pintiaux** à propos de la recherche de vérité psychologique : Stratonice est « *un opéra sur la soumission, la succession et la vieillesse ; une pièce bâtie, enfin, sur la nécessité de la parole, de l'aveu et sur la difficulté de l'expression des sentiments. Ici, puisqu'en fouillant les âmes un hymen finalement se déclare, un roi se meurt.* »

PARIS. Les Contes d'Hoffmann de Carsen à Bastille



PARIS, Bastille. Offenbach: Les Contes d'Hofmann : jusqu'au 27 novembre 2016. Philippe Jordan dirige les effectifs de la Maison parisienne dans la production scénographie réalisée par Robert Carsen et avec une distribution qui, malgré la défection du ténor assoluto, **Jonas Kaufmann,** arrêté pour raison de santé (**LIRE notre dépêche JONAS KAUFMANN, bilan de santé, suspendu de scène**), réunit sur la scène de l'Opéra Bastille, une distribution très prometteuse : entre autres arguments, la Giulietta de Kate Aldrich, l'Antonio de la soprano **Ermonela Jaho** (particulièrement applaudie à orange cet été dans La Traviata), et dans le rôle central d'Hofffmann, le poète maudit, malheureux en amour, **Ramon Vargas** (jusqu'au 18 novembre inclus), puis **Stefano Secco** (les 21, 24 et 27 novembre suivants). A noter qu'aucun des seconds rôles n'est à la traîne, défendu pour chacun par un tempérament lui aussi convaincant (Stéphanie d'Oustrac dans le rôle de La Muse / Niklausse ; François Lis en Schlemil; sans omettre le Frantz de Yann Beuron…)… et dans le rôle démoniaque, obsessionnel d'acte en acte, de Lindorf, Coppélius, Dapertutto et Miracle : Roberto Tagliavini)… Que du beau monde donc pour une reprise attendue et d'autant réussie.

Le manuscrit des Contes d'Hoffmann est laissé inachevé par Offenbach qui s'éteint lors des répétitions en octobre 1880. Fidèle à ce qu'il sait faire, Offenbach collectionne les styles et les manières pour les associer et les recycler en un tout, régénéré. Ainsi ses Contes d'Hoffmann relèvent à la fois du grand opéra, de l'opéra-bouffe, de l'opéra romantique… A travers la poupée délirante déjantée, plus vrai que nature (Olympia), la fille chanteuse qui meurt de trop chanter (Antonia) et la vénitienne et plantureuse Giulietta… se précise dans l'esprit du pauvre héros, amoureux empêché, le visage de l'immortelle bien-aimée, de la femme inaccessible

que de Berlioz à Beethoven, n'a cessé de hanter les opéras comme inspirer les poètes compositeurs. Offenbach ne fait pas exception à cette brillante généalogie : son inspiration redouble de génie dans la veine tragique.

Les Contes d'Hoffmann à l'Opéra Bastille
Philippe Jordan, direction / Robert Carsen, mise en scène
Du 31 octobre au 27 novembre 2016
Les 31 octobre, puis 3, 6, 9, 12, 15, 18, 21, 24, 27 novembre 2016
RESERVEZ VOTRE PLACE



HOFFMANN, LE POETE INTERDIT D'AMOUR… Librettistes de Gounod pour son Faust (1859), Barbier et Carré rédigent le livret des Contes d'Hoffmann à partir de la pièce de théâtre qu'ils avaient eux-mêmes conçus à partir des textes de l'écrivain E.T.A. Hoffmann. Au travers d'épisodes distincts, est traité un même personnage, Hoffmann qui narrateur et témoin malheureux de l'intrigue, évoque trois femmes (Olympia, Antonia, Giuletta), toutes héroïnes malheureuses et tragiques, incarnations de ses échecs amoureux. Elles sont des figures évanescentes dont l'apparition est mise à mal par une force de l'ombre, machiavélique et pernicieuse, incarnée par un personnage diabolique, lequel revêt une apparence différente

pour chacun des trois tableaux: Lindorf, Coppélius, Miracle, Dapertutto. 3 femmes vénéneuses ou angéliques, 3 diables obsessionnels… Offenbach mêle romantisme, onirisme, fantastique.

Frappé par la pièce de Barbier et Carré dès 1851, le compositeur décide de l'adapter en opéra, en 1876. Il meurt avant d'avoir mis au clair un ensemble disparate de partitions. L'opéra que nous connaissons est le fruit d'un montage posthume, variant pour des raisons diverses entre la version de Choudens et la version Oeser
qui en général est réputée plus "complète" et respectueuse des dernières intentions de l'auteur. L'oeuvre est créée à l'Opéra-Comique, après la mort du compositeur, le 10 février 1881. La séduction des mélodies, la force des évocations fantastiques (la poupée Olympia plus vraie que nature ; Antonia qui meurt d'avoir trop chanter face au fantôme de sa mère paraissant dans une scène sur la scène de l'opéra… tout révèle l'inspiration magique et surnaturelle d'un Offenbach qui réussit enfin dans le genre du grand opéra, lui qui fit surtout les délices du boulevard par ses parodies mythologiques enjouées, délirantes.
Offenbach, subjugué par la veine fantastique

Le compositeur est contemporain de la création à l'Odéon, de la pièce de Barbier et Carré, "Les Contes d'Hoffmann", en mars 1851. Le fantastique et le caractère tragique le bouleversent certainement car ils correspondent à ce qui lui est cher. D'ailleurs, absorbé par la création de son propre théâtre, Les Bouffes-Parisiens, passage Choiseul, il monte en 1857, "Les Trois baisers du diable", opérette fantastique d'après le Freischütz et Robert le Diable. En composant la musique, Offenbach se rapproche de ce qu'il réalisera pleinement dans Hoffmann: le fantastique.Après le succès d'Orfée aux enfers (1858), son rêve est d'accéder à la scène de l'Opéra-Comique. "Barkouf", écrit avec Eugène Scribe (librettiste adulé de La Dame Blanche et de Fra Diavolo), est emporté dans une cabale

retentissante qui veut effacer le triomphe d'Orphée. Fort à propos, l'Opéra Impérial de Vienne lui commande "Die Rheinnixen", les Filles du Rhin, qui se déroule au XVI ème siècle, et dans lequel les sombres lueurs du fantastiques ne sont pas absentes. Créé en 1864, l'ouvrage ne comporte pas, a contrario des oeuvres comiques du maître, de scènes parlées, comme Hoffmann. Mais hélas, la partition ne convainc pas mais le thème de son ouverture qui évoque le choeur des esprits du Rhin sera réutilisé pour la Barcarolle des Contes d'Hoffmann. A Paris, Offenbach semble néanmoins s'affirmer grâce à l'accueil réservé à son "Robinson Crusoé" (1867), et à Vert-Vert (1869).

Hoffmann, l'oeuvre d'un mourant



Avec la chute du Second Empire et le trouble politique qui suit, enfin l'avènement de la III ème République, Offenbach se maintient artistiquement mais le milieu parisien ne l'entend pas ainsi qui veut lui faire payer le succès du "Bouffon Impérial". Ainsi quand il propose en 1872, "Fantasio" d'après Musset, une nouvelle cabale emporte son chef-d'oeuvre. Dégoûté, le compositeur s'éloigne de l'Opéra-Comique: il lui semble revivre l'échec et l'amertume de "Barkouf" dix années auparavant.

Pourtant les années qui suivent se montrent plus clémentes. D'après un texte de Victorien Sardou qui s'inspire d'E.T.A. Hoffmann, Le Roi Carotte triomphe à la Gaîté Lyrique dont Offenbach devient directeur en juin 1873. Il le restera deux années pendant lesquelles il fait représenter Jeanne d'Arc de Gounod sur un livret de Barbier. Ce dernier est alors sollicité par le compositeur d'Orphée aux Enfers pour reprendre l'idée d'adapter à l'opéra, Les Contes d'Hoffmann.

Mais Offenbach qui a dû quitter ses fonctions à la Gaîté a convaincu Albert Vizentini, son successeur de l’intérêt de l’ouvrage. L’opéra est à l’affiche de la saison 1877-1878, et le compositeur s’engage à rendre sa copie.